

Dimanche 26 novembre 2017
Dernier dimanche de l'année ecclésiale
Luc 12,35-48

Nous qui sommes réunis ici ce matin, nous entendons certainement ces paroles de Jésus de manières fort différentes. Pour les uns, les pensées du texte biblique sont tout à fait familières. Oui, il faut veiller et se tenir prêts pour le retour du Seigneur, garder vivante l'espérance, malgré tout ce qui pourrait nous pousser au découragement. Pour les autres parmi nous, les mots d'ordre, « veiller », « attendre le retour du maître, ou encore l'idée du jugement de Dieu sont étrangers à leurs préoccupations quotidiennes et même en partie étrangers à la pratique de leur foi. Les mots d'ordre peuvent même nous rappeler désagréablement la prédiction de la fin du monde de la part de certaines sectes.

Pour comprendre ce que Jésus veut dire, il faut tout de suite écarter un malentendu. Ce discours n'est pas destiné aux foules. Ce n'est pas un discours missionnaire. Il ne s'agit donc pas de faire peur aux gens en leur parlant de la fin du monde et du jugement de Dieu, pour ensuite pouvoir les attirer d'autant mieux à l'Église et à la foi. Non, il ne s'agit pas de cela.

Les paroles de Jésus s'adressent uniquement à ceux qui sont déjà croyants. Elles leur montrent leur responsabilité pour la bonne marche de l'Église mais aussi, par extension, leur responsabilité pour le monde et l'humanité. Cette responsabilité

est mise en lumière par les deux petites histoires, les paraboles sur la vigilance et le retour du maître de la maison.

Ce maître de la maison, il s'absente souvent, il va et vient, et jamais à heure fixe. Mais il s'attend à ce que tout, dans la maison, marche comme il faut, même quand il n'est pas là pour surveiller.

Quand il revient à l'improviste, il peut en effet y avoir des surprises. La scène, à la fois dramatique et cocasse, où le mauvais serviteur se laisse prendre en flagrant délit d'ivrognerie et de violences sur les plus jeunes esclaves, est un classique du genre dramatique : on rentre à la maison trop tôt et on y découvre des choses déplaisantes. Elle revient dans de nombreux films et pièces de théâtre...

Mais là n'est pas le véritable sujet des paraboles ; ces scènes sont plutôt un habillage du sujet, pour guider notre attention vers des problématiques plus essentielles.

Nous ne pouvons donc pas transposer directement cette scène sur notre vie ou sur la vie de l'Église. Nous ne voyons pas Dieu (ou Jésus-Christ) comme quelqu'un qui ferait exprès de nous laisser nous débrouiller seuls, puis viendrait nous surprendre pour un contrôle, pour voir si nous nous comportons correctement. Nous avons de sérieuses réserves vis-à-vis de l'idée d'un Dieu culpabilisant. Nous ne sommes pas familiers de l'idée du jugement de Dieu qui arrive quand on ne s'y attend pas, sans prendre en compte l'œuvre de réconciliation de Dieu en Jésus-Christ. Enfin, nous ne pouvons pas imaginer être laissés seuls par le Christ, nous ne pouvons pas penser qu'il est absent

maintenant et que nous ayons tout à attendre du jour de son retour.

Bref, nous ne pouvons pas comprendre ces paraboles par une lecture rapide et superficielle et à la lettre. Il nous faut creuser pour trouver leur sens pour nous aujourd'hui.

Jésus parle donc de la responsabilité des croyants, responsabilité pour l'Église et pour l'humanité. C'est une responsabilité généreuse et conviviale, comme pour faire fonctionner une maisonnée ou gérer une grande famille.

Quand Jésus insiste pour dire qu'il faut veiller, être en tenue de travail – « la ceinture attachée aux reins » - et garder les lampes allumées, ce sont des images pour désigner une attitude générale de vigilance, de présence vivace, de lucidité. Je pense que dans le monde d'aujourd'hui, l'attitude de la vigilance a repris de la valeur. Le terme de vigilance, ou de veille, n'est plus limité aux secteurs de service ou de la police, mais s'étend aux secteurs techniques et sensibles (si on pense p.ex. aux dispositifs de veille dans les forêts lors des étés chauds et secs, pour détecter à temps les incendies), observation des volcans, des tremblements de terre ... mais aussi aux vigilances écologiques ou civiques. La vigilance, pour détecter rapidement le début d'un problème voire même l'anticiper pour essayer de le prévenir.

Mais d'où nous viendrait la tentation de négliger nos responsabilités, d'endormir notre vigilance ? Est-ce que nous n'aimons pas tellement être rappelés à notre devoir ? Est-ce que

nous aspirons à un peu de repos ? Ou bien trouvons-nous la responsabilité bien lourde à porter, au lieu d'en être fiers ?

Une des raisons de notre ambiguïté toute humaine est la question de la présence ou de l'absence du Christ. Il est, certes, présent dans notre vie et notre Église, par le Saint-Esprit, mais cette présence est mystérieuse, difficile à saisir, souvent pas évidente. Sa présence est marquée du signe de la croix, qui peut faire douter de lui. Notre motivation pour l'engagement a besoin de la foi, et notre foi peut aussi fléchir.

Plus difficile encore, Jésus Christ, ainsi que les valeurs qu'il prône, est contesté par beaucoup. Il était déjà contesté de son temps, et il l'est encore. Du coup, nous hésitons à nous engager avec lui, quand il nous faut pour cela aller à contre-courant de la société, nous confronter à une certaine suspicion ou simplement au risque d'être ridiculisés. Les premiers chrétiens, avaient aussi cette conviction de s'engager d'une manière qui était porteuse d'avenir pour le monde, et pourtant ils se heurtaient souvent à une réprobation diffuse, si ce n'est la persécution. Ils plaçaient donc un très fort espoir dans le retour de Jésus Christ. Ce retour, qu'il avait lui-même promis, serait enfin le moment où lui-même serait reconnu par tous, mais aussi ses fidèles.

Les premiers chrétiens attendaient cette venue du Christ pour très bientôt. Leur enthousiasme des débuts était donc très fort. Mais plus cette venue tardait, plus ils avaient du mal à garder le tonus des commencements. Nous comprenons alors la pensée

du serviteur exprimée dans la parabole de Jésus : « Mon maître tarde à venir. »

Alors, en effet, le danger de démotivation et de désorientation est grand. Le « mauvais serviteur », angoissé devant le vide apparent, ne regarde plus qu'à lui-même, s'abrutit dans l'alcool et glisse dans l'abus de pouvoir. Il devient un tyran domestique sans foi ni loi. On peut voir dans cette figure une critique de certains responsables de l'Église qui, sous prétexte de représenter le Christ absent, se prennent eux-mêmes pour Dieu.

Le « bon serviteur », par contre, garde son maître, même retardé, comme point de référence, et de ce fait, accomplit son travail de façon responsable. Son travail, c'est de donner à manger aux autres, pour qu'ils puissent vivre et aussi faire leur travail correctement. Sa récompense, c'est de recevoir de plus grandes responsabilités encore, de monter en grade en quelque sorte.

Cet exemple qui veut encourager l'Église, se trouve une deuxième fois au début du discours de Jésus : C'est l'histoire des serviteurs qui se tiennent prêts à accueillir leur maître même tard dans la nuit. Ici la récompense est tout à fait extraordinaire : le maître, malgré sa fatigue, prend la peine d'enlever ses habits de fête et de se mettre lui-même en habits de travail, puis c'est lui qui improvise une petite fête pour ses serviteurs, en les installant à table et en faisant le service.

Cette petite scène est transparente par rapport à Jésus Christ, qui dit de lui-même « ... Je suis venu pour servir... » et « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert. » Ce renversement des valeurs est le signe de l'approche du Royaume de Dieu. Entre

maîtres et esclaves, les rôles deviennent interchangeable, car tous travaillent pour le même but : le salut du monde.

L'Église chrétienne veut et doit donner un avant-goût de ce fonctionnement en son sein. Car pour l'Église, le retour du Christ est certes encore à attendre, mais en même temps, il est mystérieusement présent par le Saint-Esprit et nous appelle à la confiance. Rendons- nous compte de sa présence rassurante, exigeante, vivifiante et à cause d'elle, persévérons dans notre engagement, et la fête que notre maître nous prépare nous réjouira d'avance !

Bettina Cottin, pasteure à Strasbourg, St-Matthieu